
N° 52. — Quatrième année (210e livraison). Dimanche 29 décembre 1929.



Journal des Garçons

BUREAUX : 1, rue Gazan, PARIS-XIVe.

Mauvaises plaisanteries 

(Voir l'histoire page 16.)

L'ÉQUIPE DE SAINT-GLINGLIN (Suite.)

(Suite des expériences du docteur Céphas.)

Un AS DU VOLANT

L'équipe de Saint-Glinglin, enchantée de son équipée, est rentrée au château Margot. Le voyage en autocar a déterminé, chez Rondineau, le goût des sports mécaniques. Nous le voyons aujourd'hui à sa première leçon de conduite.

Dans un démarrage audacieux, il fauche quelques pots de fleurs, mais se redresse, avec une grande précision, droit dans un bassin à jet d'eau.

— Marche arrière! commande le professeur, qui a vu le danger et reçu la douche.

Rondineau obéit avec un beau sang-froid et pénètre dans une serre à travers les carreaux.

Le jardinier accourt, affolé; mais l'automobile file droit sur lui, et il n'a que le temps de se jeter de côté. Rondineau traverse une pelouse, au mépris des corbeilles de fleurs, franchit une haie de clôture, passe à travers les grillages du tennis, fauche la chaise d'arbitre, dégringole les marches à l'entrée du parc, passe le fossé d'un champ et, poursuivi par tout le personnel du château, vient échouer au milieu d'un troupeau de moutons.

M. du Deladay exprime doucement l'opinion que cela est peut-être suffisant pour une première expérience. Kokasse ne peut que l'approuver.

(A suivre.)

LA JONQUE NOIRE

Grand roman d'aventures, par Norbert SEVESTRE.

Résumé des chapitres précédents.

M. Riondelle ayant mystérieusement disparu au cours d'une enquête secrète, son fils Marc et son ami, le commandant Primerose, accompagnés par Ti-Dat et l'ingénieur Dorfeuille, sont partis à sa recherche à bord du Griffon. *Après de multiples aventures, ils capturent un redoutable bandit, Rinh, qui détient en effet le fonctionnaire français prisonnier. Le brigand consent à rendre la liberté à M. Riondelle en échange de la sienne. Marc et Ti-Dat l'accompagnent dans son repaire et retrouvent celui qu'ils recherchent. Ils doivent regagner Yen-Bay le lendemain, lorsque, pendant le dîner, les sentinelles de Rinh arrêtent un policier annamite, Tiêu, qui a la spécialité de toujours intervenir d'une manière désastreuse. Le bandit, convaincu que Marc a manqué à sa parole en le faisant espionner, s'apprête à le supplicier, ainsi que son père et Ti-Dat, lorsque surgit dans le ciel le* Griffon. *Les brigands se dispersent, affolés, mais Rinh réagit contre le désarroi général de sa bande.*

CHAPITRE XI (*Suite.*)

On le redoutait tant qu'elle obéit à ses appels, se groupa et se mit à tirailler contre l'avion dont les orbes se rétrécissaient au-dessus d'elle. Lui ne pouvait atterrir, ni même amerrir sur l'arroyo, qui était trop étroit et trop sinueux. Mais il avait une mitrailleuse, dont il se servit si efficacement que les giacs ne tinrent pas longtemps sous l'arrosage meurtrier de cette arme automatique, servie par M. Primerose avec autant de compétence que d'adresse.

Il n'eut pas besoin de brûler plus de cinq ou six bandes. Dès la première, un vent de panique balaya les giacs, malgré les cris et les menaces de leur chef

Plusieurs morts et blessés jonchaient, il est vrai, le sol. Indemne, Rinh hésita. Il n'avait plus que Sau près de lui en fait d'homme valide. Fuir aussi? Oui, il le fallait! Mais d'abord assouvir sa vengeance.

— Tuons-les et décampons! dit-il à son âme damnée.



... Un vent de panique balaya les giacs...

Tous deux épaulèrent les mousquetons dont ils s'étaient emparés dès le début de l'alerte. Ils n'eurent pas le temps de faire feu sur M. Riondelle, Marc et Ti-Dat. On tirait maintenant non seulement d'en haut, mais sur leurs devants, comme si d'autres ennemis, survenus à travers bois, eussent refoulé vers l'arroyo la bande en fuite.

— Les linhs! fit Sau, en rabattant son arme. *Maoulène*, Rinh! Ou...

Il n'acheva pas. Une des balles qui pleuvaient du ciel venait d'atteindre son chef, qui tomba raide, sans un cri. Alors Sau n'écouta plus que l'instinct de la conservation et plongea lui aussi sous bois.

— Sauvés! dit Marc.

Dès les premiers coups de feu, M. Tiêu s'était jeté à plat ventre près de son chaudron et fait petit, tout petit, non sans risquer parfois un œil pour avoir idée de la tournure des événements et régler son attitude en conséquence. Dès que Rinh fut tombé mort et que Sau eut pris la fuite, ne voyant plus dans le camp que quelques cadavres, quelques éclopés bien en peine de malfaire, il se releva résolument, prit son couteau de cuisine et fonça vers les poteaux des prisonniers.

— Mort aux giacs! vociférait-il... Me voilà, maîtres... me voilà!

Et, tranchant leurs liens, il les délivra l'un après l'autre, non sans mener grand tapage, pour leur donner l'impression que c'était à lui, et à lui seul, qu'ils devaient leur salut *in extremis*.

Ils ne cherchèrent pas d'ailleurs à lui contester ce mérite. Ils avaient mieux à faire et de plus pressé. Ils ramassèrent les armes des morts et les agitèrent vers le *Griffon*, toujours occupé à survoler le camp d'aussi bas que possible.

— A la jonque, maintenant! dit Marc.

Ils y coururent tous les quatre et la trouvèrent déserte, mais regorgeant d'opium de contrebande et de butin.

Les soldats les avaient rejoints, vainqueurs sur toute la ligne, ayant mis en déroute les quelques pirates qui n'étaient pas tombés sous leurs balles ou entre leurs mains. Et quand le *Griffon* se fut retiré pour aller se poser, deux lieues plus loin, dans l'ouest, sur la belle piste aquatique du fleuve,

c'est sous bonne escorte que la *Jonque Noire* descendit l'arroyo avec à bord M. Riondelle, son fils, Ti-Dat et M. Tiêu, mais non plus prisonniers, surveillant au contraire ceux des giacs capturés par la troupe et à qui le valeureux époux de Mme Le-thi-Chinh pouvait promettre à son tour le châtiment suprême.

ÉPILOGUE

— Combien de temps encore croyez-vous qu'il nous faille pour atteindre Yen-Bay, mon commandant? demanda Marc, en donnant un léger coup de barre, afin d'éviter un sampan affolé par l'approche de la *Jonque Noire*.

Car c'était la *Jonque Noire* qu'il pilotait, manœuvre d'ailleurs très simple, et à laquelle Dorfeuille l'avait facilement initié avant de les quitter, M. Primerose et lui, pour prendre son vol à bord du *Griffon* et porter tout de suite à Yen-Bay, puis à Hanoï, l'heureuse nouvelle de la délivrance de M. Riondelle qui l'accompagnait.

La *Jonque Noire!* Et lui, Marc, à son gouvernail avec M Primerose, le brave Ti-Dat et le terrible M. Tuc-kim-Tiêu — quel extraordinaire intervertissement des rôles depuis vingt-quatre heures!

Ils ne rêvaient pas, pourtant. C'était bien elle qu'ils montaient tous les quatre; elle, la contrebandière, la pirate, chargée encore d'opium et de butin, comme au moment de sa capture dans l'arroyo, près du repaire des giacs.

L'impression que la sinistre embarcation produisait sur les riverains du grand fleuve, dont elle descendait actuellement le cours de toute la vitesse de son moteur, n'était pas moins surprenante.

En effet, pour porter le coup de grâce à la légende qui en faisait une nef fantôme aux yeux de la plupart des Annamites, tant bateliers que nhaqués, on avait décidé de la leur montrer en plein jour comme elle mascaradait naguère la nuit, c'est-à-dire drapée de ses bâches sombres et sans mâts ni perches.

— Combien de temps? fit le vieil officier... Ma foi, au train dont tu files, nous y serons pour cinq heures du soir.

On y fut même un peu plus tôt et son accostage à l'appontement des Messageries grouillant de Français et d'indigènes comme tout le reste du font de batellerie, édifia les plus superstitieux des témoins sur la supercherie grâce à laquelle Truong, *alias* Rinh, pouvait impunément pratiquer son trafic clandestin de contrebande et perpétrer ses actes de piraterie fluviale.

Vous le voyez flambant neuf...

Au bourg, on fit escale forcément. Il ne fallait pas seulement y débarquer l'heureux époux de Mme Le-thi-Chinh, héros du jour, noble et fier comme Artaban. Sur les instances de M. de Bègle, le commandant Primerose et Marc durent accepter son invitation à dîner. Et quelque pressés qu'ils fussent de repartir, ce n'est que le lendemain matin que leur fameuse prise, la *Jonque Noire*, se remit en route pour Hanoï, où elle arriva dans l'après-midi.

Retour triomphal! On l'y attendait comme à Yen-Bay et des milliers de curieux y acclamèrent ceux qu'elle ramenait sains et saufs après tant de drames et de péripéties. Mais ce qui toucha le plus Marc, ce fut la présence sur le quai de tous les siens, sans en excepter M. Riondelle qui, comme nous l'avons dit, avait pris les devants la veille avec Dorfeuille par la voie des airs.

Glissons sur la scène attendrissante qui s'ensuivit et transportons-nous sans plus rue Paul-Bert, chez l'inspecteur en chef des douanes, le soir de cette journée mémorable

— Où j'ai eu le plus peur, mère, dit Marc, c'est quand le « chimtok » a déballé ses instruments. Si notre bon vieux *Griffon* ne s'était pas montré juste à point, ça y était. Mais ne parlons plus de ça.

— Parlons-en, au contraire, dit Mme Riondelle. Puis-je oublier tout ce que nous devons à M. Primerose et à M. Dorfeuille?

— Oh! Madame, je vous en prie, grommela le commandant.

— Notre rôle a été si effacé, ajouta le Parisien.

— Comment, si effacé? protesta-t-elle. Vous avez été le *Deus ex machina* du drame.

— Avec Marc, Madame, avec Marc, fit le vieil officier. N'est-ce pas lui qui, de fil en aiguille, nous a permis de suivre jusqu'au bout la bonne piste?

— Pardon, mon commandant, dit le jeune homme. J'ai fait de mon mieux comme tout le monde. Mais je ne puis me laisser attribuer le mérite de la délivrance de père et de la prise de la *Jonque Noire*.

— Il te revient pourtant, et plus qu'à nous, dit le Parisien.

— Possible, monsieur Dorfeuille, mais beaucoup moins qu'à M. Tuc-kim-Tiêu.

Dans la salle à manger où la famille fêtait sa réunion en compagnie de ses plus chers amis, de frais éclats de rire fusèrent de bon cœur.

— Ça c'est vrai, convint jovialement le commandant Car, après tout, sans ce pierrot-là, vous seriez probablement encore au pouvoir de Rinh, mon cher Riondelle.

— Je croyais le contraire et que ses gaffes continuelles vous avaient donné énormément de tablature, dit l'inspecteur en chef des douanes.

— Elles nous en ont donné pas mal, en effet. Mais on les a eus tout de même, fit M. Primerose en allumant un cigare... A propos, Ti-Dat, et Chu?

L'ancien tirailleur, qui, ce jour-là, aidait le boy de la famille à servir à table, secoua la tête :

— Chu est à la canha-fa, expliqua-t-il. Alors, plus de toufiane!... Fini tout!

Ce qui, en bon français, signifiait que le dit Chu, mis en prison et sevré d'opium, s'abandonnait au plus profond marasme. Le souvenir de l'homme-squelette étant beaucoup moins plaisant que celui de M. Tiêu, on voulut changer de conversation, mais Maurice, le cadet de Marc, tenait absolument à être fixé sur un point.

— Dis, père. Et la *Jonque Noire*, qu'est-ce qu'elle va devenir maintenant? s'inquiéta-t-il.

— On va la confisquer, parbleu!

— Avec sa cargaison?

— Dame!

— Il y en a pour beaucoup d'argent?

— Barque, moteur, contrebande et butin, on évalue le tout à environ cent mille piastres.

— Chic!... Alors, père, on est riches?

— Tout doux, mon ami! Cet argent revient à l'administration des douanes.

— Mais la prime?

— Oui, il y en a une. Dix pour cent.

— Dix mille piastres par conséquent, supputa Maurice. Ce qui fait encore une belle somme.

— M. Dorfeuille devra être défrayé de ses dépenses là-dessus.

— Laissez! fit l'ingénieur.

— Pardon! J'y tiens absolument. Et nous serons au moins trois à nous partager le reste avec lui : M. Primerose, Ti-Dat et nous.

— Vous oubliez Tiêu, mon cher, fit le vieil officier. Et, puisque nous sommes d'accord pour reconnaître ses mérites, il me semble qu'ayant été à la peine, il doit être également au profit.

— Il y sera, mon commandant, il y sera, dit Marc. Comme il est déjà à l'honneur. Vous savez bien que M. de Bègle l'a félicité publiquement.

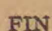
— Oui, et il se rengorgeait assez, l'animal! Il s'était rhabillé de pied en cap pour la circonstance et harnaché d'un nouvel attirail guerrier. Vous le voyez d'ici flambant neuf, avec cai-o et cai-quane de chez le bon faiseur, salako de paille fine, semelles en vrai cuir de buffle, lunettes au nez, riflard à la main et je ne sais combien de poignards et de pistolets à la ceinture en sus de son coupe-choux? Oh! il avait grand air!

— Presque aussi grand air que Rinh en tenue mandarine, dit Marc.

— Ne le raillez pas tant, le pauvre homme, soupira Mme Riondelle. Pour lui aussi le cauchemar a pris fin et j'espère, moi, qu'il va pouvoir vivre en paix avec sa sympathique compagne.

Mais M. Primerose parut des plus sceptiques à cet égard et répondit, au milieu de l'hilarité générale :

— Ah! Madame, n'y comptez pas! Car le jour où ce Beni-Bouffe-tout-là ne fera plus ferrailler son grand sabre et ne cherchera plus noise à ses congénères, c'est qu'il filera du mauvais coton.



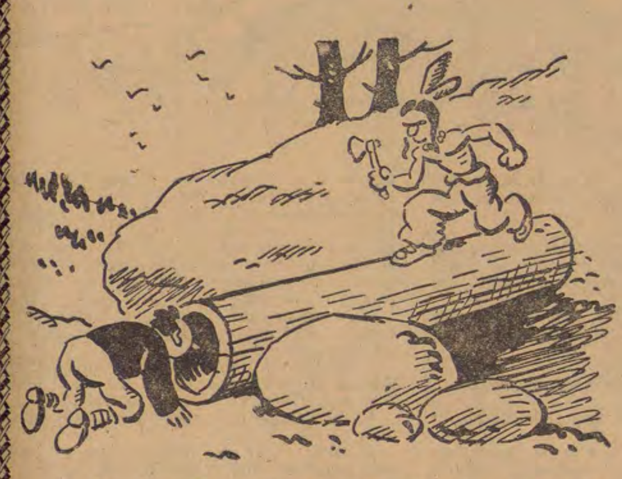
FIN

OSCAR CHEZ LES SIOUX

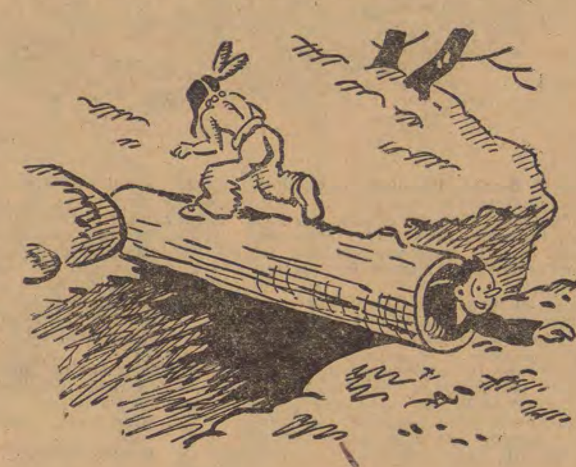


1. Oscar Bégonia, qui excursionne dans les Montagnes Rocheuses, est un jour surpris par un Sioux.

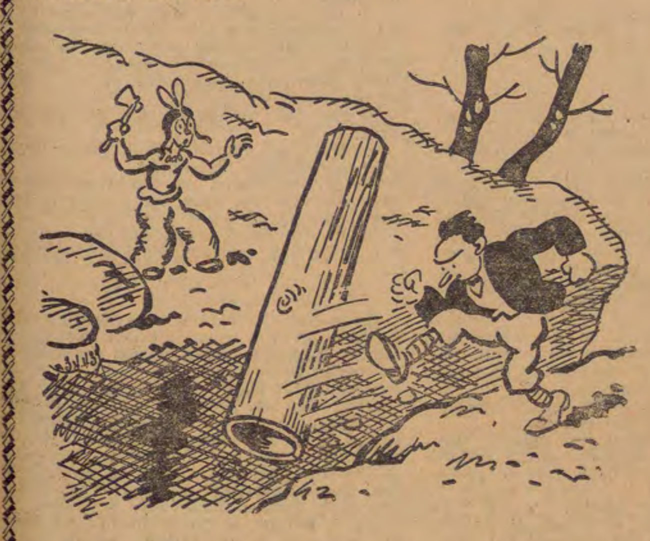
2. Celui-ci, qui est à cheval, ne tarde pas à le rattraper. Un tronc d'arbre creux se trouve juste à point, au-dessus d'un précipice; Oscar s'y engage.



3. Le Peau-Rouge attache son cheval et met le pied sur la passerelle improvisée; Oscar, dissimulé derrière un rocher, attend, puis, sans être vu, pénètre à l'intérieur de l'arbre.



4. ...et revient à son point de départ. Le Sioux cherche partout le « visage pâle » qui, lui, ne perd pas de temps.



5. D'un coup de pied, il envoie le tronc d'arbre au fond du précipice...



6. ...puis, sous les yeux de son ennemi furieux, détache le cheval, saute dessus et s'enfuit à toute allure!!!

Samba le Tirailleur

Le caporal Samba, tirailleur sénégalais, était un drôle de corps.

Plein d'entrain, plus intelligent que ses camarades, brave au delà de toute expression, il eût depuis longtemps obtenu les galons de sergent s'il n'avait été un terrible vaurien.

Ce jour-là, il n'en menait pas large, car le capitaine Vaillant l'avait fait appeler.

Un rude homme, ce capitaine, et qui méritait bien son nom.

Pas un comme lui pour comprendre les tirailleurs et mater les fortes têtes.

Aussi le caporal Samba ne faisait-il pas le fier. Les talons joints, la main à la hauteur de la tempe, figé dans une attitude respectueuse, il attendait qu'on l'interrogeât.

Le capitaine esquissa de la main un geste vague et se mit à compulser un dossier. Samba, alors, laissa retomber ses bras le long du corps dans la position du soldat sans armes.

Au bout de quelques minutes, le capitaine se décida à parler.

Repoussant les feuillets qu'il venait de consulter, il leva brusquement la tête et regarda le tirailleur droit dans les yeux.

Celui-ci eût désiré être ailleurs. Il pressentait l'orage et un frisson parcourut ses membres. Lui, si brave devant l'ennemi, demeurait, devant son capitaine, aussi craintif qu'un enfant.

— Samba ! prononça lentement celui-ci, je viens de lire un rapport qui te concerne.

— Oui !... mon capitaine.

— Il paraît que tu t'es conduit d'une façon déplorable, lors de ta dernière sortie...

— Mon capitaine,... moi plus savoir !... Ma tête y était perdue !...

— Tu avais bu plus que de raison !... Ce n'est pas une excuse ! Un caporal ne doit pas se griser !...

— Bien sûr ! mon capitaine... je regrette !...

— Cela ne suffit pas !... C'est un exemple détestable pour les hommes !... Tu as ensuite volé une poule...

— Sans le faire exprès !...

— C'est bon !... je ne te demande pas d'explications !... J'avais d'abord l'idée de t'enlever tes galons, mais j'ai pensé que la punition ne serait pas assez forte ! Je t'en réserve une autre !...

— Mon capitaine... je jure...

— Inutile ! je ne te crois plus !... Nous partons en expédition tout à l'heure !... Un village rebelle à enlever ! Toute la Compagnie y prendra part ! Toi, tu resteras ici !

— Mon capitaine... pas ça !... J'aime mieux rendre mes galons.

— Je ne te demande pas ce que tu aimes mieux !... Il me faut des hommes sur lesquels je puisse compter. Tu m'avais promis de ne plus boire, tu n'as pas tenu parole, je n'ai plus confiance !

Samba était atterré.

Ne pas prendre part à l'expédition lui semblait la pire des punitions. Quelle humiliation pour lui si les hommes allaient douter de son courage !

— Mon capitaine, fit-il dans un dernier effort ; ça pas possible ! Moi y aimer mieux la mort !

L'officier eut un sursaut.

— Le drôle serait capable de se tuer ! grommela-t-il.

Et, plus haut, après une hésitation, il dit :

— Ecoute, Samba ! je vais faire un essai !... Tu suivras la colonne !... mais à une condition !...

— Oui ! mon capitaine ! Toutes les conditions ! moi y être beaucoup content !

— Les corvées dures, les missions périlleuses seront pour toi.

— Y a bon !

— Tu peux te retirer !

Samba fit un salut et disparut, trop heureux d'en être quitte à si bon compte.

⁂

A huit jours de là, en pleine brousse, les tirailleurs étaient prêts à l'assaut.

Le village, cependant, était formidablement retranché.

Baouli, le chef nègre qui dirigeait la révolte, était un drôle avec lequel il fallait compter. Secrètement soutenu par une nation ennemie, il possédait des fusils et des munitions. De plus, il avait sous ses ordres quatre tribus. Une première enceinte de planches et une seconde de terre battue défendaient les abords du village. Entre ces deux ouvrages veillaient des guerriers armés. Derrière le second se tenaient trois cents noirs, sous les ordres de Baouli. La forêt, toute proche, permettait de dissimuler d'autres combattants.

Ces dispositions n'avaient pas échappé au capitaine qui se montrait soucieux.

Lancer ses hommes à l'attaque, c'était les faire massacrer inutilement. Il fallait qu'une brèche fût pratiquée dans la palissade.

L'officier fit appeler Samba.

Le caporal arriva, souriant. Il voyait bien que les choses allaient mal et qu'on allait lui confier une mission dangereuse. Cela le réjouissait ! Les tirailleurs sont braves ; il avait une faute à se faire pardonner ; rien ne lui paraissait dur pour reconquérir l'estime du capitaine.

— Samba ! dit celui-ci, je veux donner l'assaut cette nuit ! Pour cela, il faut une brèche dans la palissade et une autre dans le rempart ; tu vas creuser une mine et la faire exploser. Tu risques ta peau, mais je ne peux y envoyer que toi. Il me faut un gaillard intelligent, capable de comprendre les instructions que je donnerai et de les exécuter exactement. Tu as une dette à payer, es-tu prêt ?

— Toujours prêt, capitaine !... Samba y a écouter. Lui content faire sauter Baouli !... Ça, beaucoup très bon !

L'officier eut un geste de satisfaction. Samba était le plus éveillé de ses nègres ; il pouvait se tirer de ce mauvais pas.

Le capitaine lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

Il allait poser une mine ; la mèche brûlerait pendant cinq minutes, cela laissait le temps de s'échapper !

Samba écouta ces explications avec une remarquable attention et déclara :

— Ce soir, la palissade y aura crevé !

— Tu prendras des grenades et quatre hommes !

— Des grenades,... mais pas hommes !... Ça dangereux, moi y a réussir tout seul.

— Dès que ta mine sera posée, ta mèche allumée, tu jetteras tes grenades sur un autre point, afin de faire croire à une attaque de ce côté.

Samba eut un hochement de tête entendu.

— Moi y a compris ! dit-il. Ça beaucoup très bon ! Baouli y a sauter !

— Si tu reviens de l'aventure, dit le capitaine, un peu ému, employant le langage nègre, y aura bon pour toi !

Samba eut un large rire qui découvrit ses dents blanches, puis s'éloigna rapidement.

⁂

Cette nuit-là, il faisait particulièrement sombre, ce qui favorisait les projets de Samba. Les grenades à portée de la main, sa mèche toute prête, rampant comme un serpent, il atteignit la palissade sans que fût signalée sa présence. Là, il examina longuement, à travers l'interstice des troncs, ce qui se passait dans l'enceinte. Il distingua vaguement des formes humaines qui guettaient, elles aussi ; mais pas le moindre feu. Baouli, prudent, ne voulait pas signaler sa présence. Avec une souplesse de léopard, Samba se hissa jusqu'à la crête du rempart. Il ne fallait pas qu'il fût aperçu ; il ne devait pas davantage se servir d'armes à feu. Ses grenades devaient protéger sa fuite lorsque la mine serait en place et la mèche allumée. Jusque-là, pas le moindre bruit. S'il fallait se débarrasser d'une sentinelle, le poignard qu'il tenait entre ses dents suffirait.

Il lui suffit, en effet !

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, deux des meilleurs guerriers de Baouli gisaient à terre, le cœur transpercé, sans avoir poussé un cri.

Le caporal se mit alors à l'ouvrage. Suivant fidèlement les instructions du capitaine, il installa son fourneau de mine, déposa l'explosif, alluma la mèche.

Sa peau noire et son costume sombre se confondaient avec la nuit. La plus voisine des sentinelles était à trente mètres. Avec des mouvements de chat, Samba escalada de nouveau la palissade, courut pendant quelques mètres et jeta ses grenades de l'autre côté.

Des clameurs s'élevèrent, accompagnées d'une décharge tirée au hasard. Le caporal était déjà loin !

Au camp, le capitaine avait alerté ses hommes.

L'arme au bras, les tirailleurs étaient prêts.

Cinq minutes passèrent ; une ombre se dressa.

— Qui va là ?

— Caporal Samba !

Au même instant, une formidable explosion retentit.

— En avant ! cria le capitaine, et les tirailleurs s'élancèrent.

Par une brèche large de plusieurs mètres, tout le bataillon s'engouffra.

Ce fut rapide comme la foudre ; le village fut pris en un instant. Baouli était mort, avec une trentaine des siens ; le reste s'était enfui.

Samba se trouva, sans savoir comment, à côté du capitaine qui lui dit ces simples mots :

— Tu es sergent !

Samba n'avait pas espéré cela ! Que le capitaine lui eût pardonné, c'était bien ; mais qu'il lui donnât le galon d'or !... c'était trop ! Il ouvrit la bouche pour crier sa reconnaissance : Vaillant avait disparu.

⁂

Des jours passèrent.

Samba n'était plus le même. Il n'avait à son actif aucune poule volée, et, s'il buvait les jours de sortie, jamais il n'allait jusqu'à l'ivresse. Bien plus, il s'instruisait ! Un sous-officier blanc lui donnait des leçons. Il ne parlait plus ce langage nègre qui caractérise les tirailleurs.

Un matin, le capitaine le fit appeler.

Samba, vaguement inquiet, examina sa conscience !

Il n'avait rien à se reprocher, non, vraiment ! Il connaissait la consigne et la faisait observer ! mais... tout de même !...

— Samba ! lui dit le chef en relevant la tête, j'ai à te parler sérieusement.

— A vos ordres, capitaine ! dit le sergent, s'exprimant comme un blanc, mais son cœur battait plus fort que la nuit où, risquant sa vie, il avait ouvert une brèche dans le village de Baouli.

— Je t'ai nommé sergent, dit le capitaine, pesant ses mots, et tu as compris à quoi cela t'engageait. Tu as une bonne conduite... Tu ne te grises plus ! Ce n'est pas assez !

— Mon capitaine...

— Tu bois encore trop !...

— C'est-à-dire...

— Tais-toi !

— Oui, mon capitaine !

— Tu es brave !... Je veux faire de toi un « homme » !

— Mon...

— Tais-toi ! j'ai dit !... Ce que tu as fait la nuit de l'attaque méritait mieux que le galon d'or... seulement, je me méfiais ! J'ai voulu voir si tu tiendrais ta promesse ! et comme tu l'as tenue, je me suis dit : « Y a bon ! »

Samba sourit en entendant ces mots, mais ne parla pas.

Le chef reprit :

— Que dirais-tu si l'on épinglait là,... sur ta tunique, à la place du cœur, une médaille au ruban jaune et vert, la plus haute récompense du soldat ?

Samba, les yeux ronds, se mit à trembler... Ce n'était pas possible ! Le chef se moquait ! Une ride barra son front.

— Samba ! continua le capitaine, j'ai eu beaucoup de mal à gagner ta cause ! Ton dossier contenait certaines fautes qui ont fait froncer les sourcils au colonel... Alors — écoute bien, Samba ! — j'ai juré pour toi !...

— Mon... cap...

— Veux-tu te taire, animal ! J'ai juré, te dis-je, que tu te conduirais comme « un homme »,... que tu ne commettrais aucune infraction !...

— Jamais !...

— Que tu ne boirais plus !...

— Jamais !...

— Il y aura demain une prise d'armes !... Le général, entouré de l'état-major, s'arrêtera devant toi...

— Je,... mon... ca...

— Il épinglera lui-même,... sur ta poitrine, devant la garnison en armes, la médaille militaire !...

— Oh ! mon capitaine... mon capitaine !...

— Rompez !...

Samba ne demandait pas mieux que de rompre, mais il ne pouvait bouger. La joie l'étouffait, l'orgueil gonflait sa poitrine, de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues.

Il fit un effort violent, porta la main à son front d'un geste mécanique et détacha ses pieds du sol, sur lequel ils semblaient fixés. D'une voix qu'il ne reconnaissait plus pour la sienne, il bredouilla :

— Ça... alors... oh !... ça... alors !...

Et il sortit à reculons.

Le capitaine attendit que la porte fût refermée avant de laisser prendre à son visage une expression normale ; mais, dès qu'il fut seul, ses traits se détendirent, il se frotta les mains et, joyeusement, murmura comme pour lui-même :

— Cette fois,... je l'ai eu !...

⁂

C'était vrai !

Le capitaine Vaillant avait eu Samba ! D'une âme noire comme la peau qu'elle habitait, il avait fait une âme blanche qui se souvenait !

Ce chef était un meneur d'hommes ! Il connaissait les tirailleurs et parlait à chacun le langage approprié ! Il tenait maintenant Samba par la reconnaissance, et il le tenait si bien que la chaîne invisible qui le liait ne devait plus se rompre. D'un seul regard, il eût fait accomplir au sergent la plus folle prouesse.

Le jour qui suivit l'entrevue, Samba, ainsi qu'il l'avait appris, fut décoré devant le front des troupes. Aux mots : « Ouvrez le ban !... » « Fermez le ban !... », il tressaillit jusqu'aux moelles, et l'indigène disparut en lui, il fut un être nouveau,... l'un de ces êtres droits et forts que Vaillant appelait : « des hommes ».

A quelque temps de là, deux jeunes sergents des troupes blanches, nouvellement promus, arrosèrent leurs galons et invitèrent Samba à boire avec eux.

Il n'accepta qu'un verre, et il fut impossible de lui en faire prendre un second.

Cependant ses yeux brillaient ; on voyait qu'une lutte terrible se livrait en lui ; soudain, il pivota sur ses talons et dit d'une voix forte :

— Jamais !

Les deux espiègles se mirent à rire.

— Ah çà !... Samba, dit l'un d'eux, tu as acheté une conduite ? Pourquoi refuses-tu de boire ?

Samba fit face aux railleurs, montra du doigt sa médaille militaire, et, gravement, d'un ton un peu triste, il répondit :

— A cause... de ça !...

A ce moment, la porte s'ouvrit ; le capitaine parut.

— Samba ! dit-il, tu es un homme !

Il regarda sévèrement les jeunes gens, et lui serra la main.

— Pardon, mon capitaine ! dit l'un d'eux, nous avons eu tort !

Désireux de réparer leur faute, ils firent taire leur amour-propre ; joignant les talons et portant la main au képi, dans un geste qui ne manquait pas de noblesse, tous deux s'immobilisèrent.

— Bien ! dit simplement le capitaine.

Et, devant Samba immobile, ils saluèrent militairement.

Léon LAMBRY.

... et jeta ses grenades de l'autre côté...

RESSEMBLANCE GARANTIE

1. *Polycarpe Jaunindien habite Paris; c'est un portraitiste remarquable dont l'éloge n'est plus à faire. En quelques coups de pinceau ou de crayon, il attrape les ressemblances les plus difficiles!*

Mais, très désordonné, il ne sait jamais où sont placées les choses; dans son atelier, les tubes et les pinceaux gisent toujours à terre en compagnie de précieuses draperies; des palettes chargées se carrent dans de hauts fauteuils de soie.

Il arrive même parfois, que les clients distraits s'asseyent dessus... et vous devinez ce qui s'ensuit.

Avec cela, il n'a pas de mémoire... Oh! pas du tout! Il est...

2. *...obligé d'inscrire toutes ses commandes sur un calepin... Mais, naturellement, ce calepin, il l'égare sans cesse... Quand il en a besoin, il bouscule tout pour le retrouver. Et bien souvent, il ne le retrouve pas.*

Le lendemain, seulement, sa femme de ménage le lui rapporte, l'ayant découvert dans l'un de ses souliers ou au fond d'une potiche.

Or, l'année dernière, Polycarpe Jaunindien rencontra dans un rapide...

3. *...du Midi, un riche propriétaire de Brignac-les-Avisés. Celui-ci lui demanda à quelle époque il pourrait venir à Paris poser dans son atelier du boulevard de Clichy.*

— En ce moment, je suis très occupé, répondit l'artiste, je vous écrirai quand le moment sera venu. Et sur son carnet il nota le nom du client et son adresse.

Trois mois passèrent pendant lesquels Jaunindien ne savait où donner de la tête: on faisait queue devant son chevalet!

Enfin, le quatrième mois, il eut quelques loisirs et il pensa que le moment était venu d'écrire au monsieur de Brignac-les-Avisés.

4. *Mais, en vain, chercha-t-il son carnet, il ne le trouva ni dans ses poches, ni dans ses tiroirs, ni dans ses armoires, ni même dans ses souliers ou dans une potiche.*

Sa femme de ménage était malade; il ne pouvait donc compter .

5. *...sur son flair déjà éprouvé. Quel parti devait-il prendre? Notre artiste, s'il était désordonné, était fort ingénieux...*

Il gardait encore devant les yeux la figure très caractéristique du riche propriétaire. Il prit donc une carte postale et dessina, de souvenir, la tête de son correspondant.

Puis, au-dessous, libella l'adresse suivante : Monsieur X, à Brignac-les-Avisés (Confiée aux bons soins de M. le directeur de la Poste).

A Brignac-les-Avisés, — une ville de vingt mille habitants — la carte passa de la main du trieur dans celle de son chef qui se mit à rire:

— Mais, c'est le portrait frappant de M. Pompignac! s'écria-t-il, il n'y a pas à s'y tromper! »

6. *Et, de sa plus belle écriture, il inscrivit à la place de l'X mystérieux, le nom de* Pompignac, *et au-dessous,* la Coquellerie, par Brignac-les-Avisés.

Sans un jour de retard, la carte parvint ainsi à destination. Et huit jours plus tard, en entrant dans l'atelier de Polycarpe Jaunindien, M. Pompignac s'écrie :

— J'avoue que je me demande encore qui a eu le plus d'esprit, de l'artiste ou du directeur? Mais je crois bien que c'est l'artiste, car si son portrait n'avait pas été ressemblant, l'autre ne m'eût pas reconnu!

Cet incident, colporté dans tout le pays, amena des clients sans nombre au portraitiste.

— Avec lui au moins, disait-on, la ressemblance est garantie!



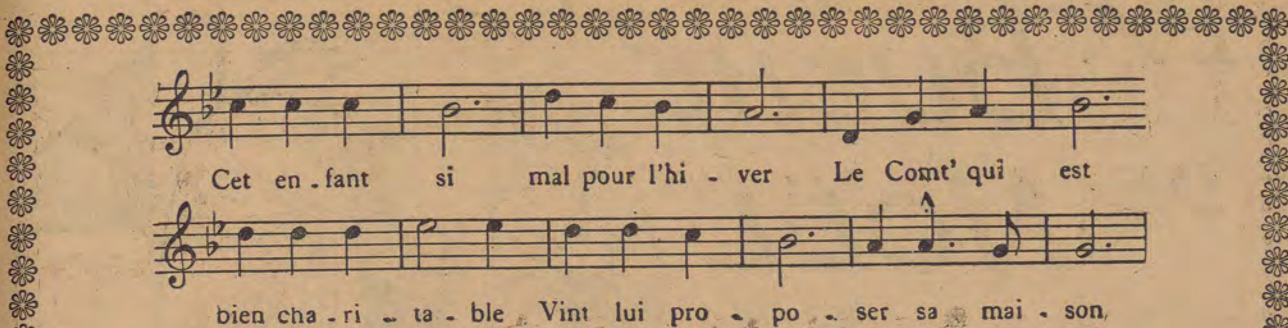
LES CHANSONS DE PIERROT

NOËL BRESSAN

(Traduit du patois, XVII[e] siècle)

Allegretto
REFRAIN

Ve-nez pas-tours ve-nez no-bles-se Ve-nez mar-chands
Ve-nez bour-geois Ve-nez bons ha-bi-tants de Bres-se
Ve-nez a-do-rer ce grand roi.
COUPLET
Aus-si-tôt qu'on sût la nou-vel-le De la ve-nue Du roi des rois
Tous les ha-bi-tants de la vil-le S'em-pres-sè-rent
De l'al-ler voir. Mais dès qu'on eut vu dans l'é-ta-ble



REFRAIN :

Venez, pastours, venez, noblesse,
Venez, marchands, venez, bourgeois,
Venez, bons habitants de Bresse,
Venez adorer ce grand Roi!

II

Les Syndics, en *belatant* (1) d'aise,
Avec leur bâton à la main,
Vinrent présenter les lisières
A la mère et à l'enfant.
Les cordeliers et le chapitre
Se présentèrent pour le voir.
Ceux-ci mirent très bas leur mitre
Et s'abaissèrent devant lui.

III

Tous les messieurs de la justice,
Qui l'allèrent voir tous ensemble,
Lui présentèrent des épices,
Mais le poupon n'en voulut point.
Les procureurs allèrent faire
Offre d'une bourse d'argent,
D'avoir bien soin de ses affaires,
De le préserver des huissiers.

IV

Les pauvres, ne pouvant pas faire,
Comme les riches, des présents,
Vinrent offrir leur misère,
Et le poupon en fut content.
Il leur sourit dans son étable,
Et leur tendit ses bras mignons :
Pour Jésus, les plus misérables
Sont les enfants de la maison.

(1) *Belatant* : mot patois qui veut dire bêler doucement.

PIERROT CHERCHEUR

UN VOLCAN PEU AIMABLE

Un volcan, c'est, en somme, la soupape de sûreté de notre globe terrestre : quand la pression des matières, qui bouillonnent sous nos pieds, s'élève, la soupape s'ouvre et laisse déverser une certaine quantité de laves, de cendres, etc. Puis tout s'apaise jusqu'à une prochaine éruption.

Il y a des volcans toujours actifs : ils sont couronnés de fumées et de vapeurs; on les observe de loin, sans trop approcher, et avec une certaine crainte.

Il y en a d'autres qui sont tout à fait éteints : la soupape ne fonctionne plus parce que les matières bouillonnantes se déversent ailleurs.

Enfin, il en est d'autres qui ne sont ni éteints ni actifs : je veux dire qu'ils n'émettent plus ni lave ni vapeurs depuis longtemps, ce qui permet de descendre dans le cratère et de visiter l'intérieur, où, cependant, en se penchant un peu, on perçoit le bouillonnement de la lave en fusion, la chaleur dégagée, le frémissement du sol, etc.

Ce dernier type est rare dans la nature et attire toujours beaucoup de touristes, lesquels sont curieux par nature, aiment les spectacles originaux et ne détestent pas toujours la légère émotion que procure le danger possible...

Un volcan de ce genre, le Kilauea, qui se trouve dans les îles Hawaï, recevait chaque année des milliers de visites, si bien qu'un industriel malin avait construit un palace moderne sur le bord du cratère; il s'appelait, comme de juste, le *Volcano-Hotel*. Il y avait cent cinquante ans qu'on le considérait comme éteint, quand soudain, au mois de mai 1924, sans cause apparente, comme s'il était pris d'une colère subite, voilà notre volcan qui se met à cracher des pierres, à rejeter des cendres, à secouer le sol... Les touristes, trouvant que ce « n'était **pas de jeu** », se sont hâtés de partir, non sans que trois d'entre eux eussent payé de leur vie une curiosité déplacée.

Eh bien! le croiriez-vous? depuis cette époque, le nombre des visiteurs s'est sensiblement accru. C'est toujours le sentiment de l'individu qui va dans les ménageries, avec l'espoir secret de voir le dompteur mangé par le lion!

LA DISPARITION DU HOMARD

Voilà un excellent crustacé qu'on aime voir apparaître sur la table, et qu'on mange toujours avec appétit. Seulement, il se fait de plus en plus rare, et son prix d'achat s'en ressent!

Pourquoi le homard disparaît-il? parce que la femelle porte ses œufs pendant dix mois, avant qu'ils soient prêts à donner naissance à des larves, et elle a toutes chances de disparaître elle-même avant d'avoir pu assurer sa descendance. De fait, la pêche intempestive des crustacés fait disparaître, chaque année, des millions d'œufs.

Si les larves ont le temps d'éclore, elles sont loin d'être sauvées pour cela : d'abord, elles ont la mauvaise habitude de se manger entre elles; ensuite, elles sont la proie d'autres animaux marins. Très peu atteignent le stade définitif.

C'est pour cette raison qu'on s'est efforcé de cultiver le homard dans des viviers : on espérait qu'en conservant des femelles à l'abri des dangers qui les environnent, on obtiendrait une grande proportion de jeunes. La réalité a été loin de l'espoir qu'on avait fondé. Et pour arriver à un résultat passable, il a fallu recourir à des méthodes spéciales : l'eau des viviers doit être constamment agitée, pour empêcher les larves de s'entre-dévorer, et une nourriture abondante est, de plus, nécessaire. Si bien que l'élevage du homard revient plus cher qu'il ne rapporte.

L'ONCLE PIC.

LA BÛCHE DE NOËL

— Il va être temps de t'occuper de la bûche, John, dit le père Donovan.

John se rengorgea. Non seulement il ne demandait pas mieux que de s'occuper de la bûche, mais il considérait comme un honneur le fait d'être chargé de ce soin.

C'est que la bûche en question n'était pas une bûche vulgaire, une de ces bûches quelconques dans le tas desquelles on puise indifféremment toute la mauvaise saison.

Il n'y en avait pas deux de son espèce, elle était seule et unique en son genre, beaucoup trop précieuse par conséquent pour qu'on l'eût mise avec celles qu'on empilait pêle-mêle, petites et grosses, quoique en les alignant au cordeau.

Car c'était la bûche de Noël, celle-là! C'était la bonne vieille bûche traditionnelle tenue en réserve depuis le dernier Christmas, ainsi qu'il est d'usage en Angleterre.

Entendez qu'elle avait déjà servi l'année précédente, mais on avait eu soin de la retirer de la cheminée avant consumation entière, afin qu'elle pût servir à allumer le feu à la prochaine veillée de Noël.

A cet effet, elle avait été disposée à part, dans un coffre où elle dormait depuis douze mois en attendant d'être livrée aux flammes définitivement.

Le coffre, John le connaissait. Meuble vénérable, tout en chêne massif noirci par la patine du temps, il servait en même temps de siège et d'armoire dans la grande pièce commune de la ferme, dont la cheminée monumentale, au revêtement de pierre, abritait une immense dalle de foyer sous son profond manteau. Cette vaste cheminée était bien ce que l'on pouvait rêver de mieux pour une flambée de Noël. On aurait pu y faire rôtir un bœuf sur un de ces brasiers dont des arbres entiers font les frais.

Pour le moment, on l'avait dégagée de sa crémaillère, de son chaudron patiné de suie et de tout ce qui pouvait l'encombrer d'habitude, afin d'y installer la broche où devait rôtir la plus belle dinde de la basse-cour, une pièce énorme, orgueil de Mrs Donovan qui aurait pu la faire primer et en tirer plus d'une livre sterling si elle ne l'avait réservée pour la maison.

La dinde était tuée de l'avant-veille, vidée, plumée, dressée et bourrée de marrons. Il ne restait plus qu'à la faire cuire, ce qui ne pressait pas, l'opération devant avoir lieu au dernier moment.

Mais, entre autres préparatifs auxquels s'employaient grands et petits avec une joyeuse activité, il était temps, selon le mot du maître de céans, de s'occuper de la bûche. Aussi son fils cadet, John, s'en fut-il droit au coffre, dont il souleva le lourd couvercle pour y plonger la tête et le buste, tel un geindre dans son pétrin.

Quelques secondes s'écoulèrent. Et comme notre garçon continuait de fourrager dans le coffre en grommelant on ne sait quoi :

— Eh bien, lambin? lui cria son père. Et cette bûche?

— Je ne la trouve pas.

Ce fut un tolle général.

Père, mère, frères et sœurs, et leurs invités, un oncle, une tante, des cousins, des cousines, sans compter voisins et voisines, accouraient et se récriaient :

— Allons donc, John! Vous plaisantez!

Mais lui se redressa, rouge et vexé :

— Je vous dis qu'elle n'y est plus.

— Pas possible, John, vous ne regardez pas bien, lui dit maman Donovan. C'est moi qui l'ai rangée l'an dernier et je l'ai encore vue il y a quelques jours.

— Il y a quelques jours, peut-être. Mais aujourd'hui, regardez vous-même, mère.

La bonne dame regarda et leva les bras au ciel.

— Il a raison, elle n'y est plus!

— Si elle n'y est plus, c'est qu'on l'a prise, dit sentencieusement l'oncle Jammes.

— D'accord, convint le père Donovan. Mais qui l'a prise? Que celui-là se nomme.

Tout le monde demeura muet.

— C'est un peu fort, reprit le bonhomme en hochant la tête. Elle n'est pourtant pas partie toute seule du coffre!

Tante Jammes, un brin superstitieuse, se mit à marmonner que l'on avait vu des choses plus extraordinaires que cela, mais elle fut bien embarrassée quand son mari la mit au défi de fournir une explication plausible. Comme on était entre bons chrétiens, elle n'osa pas parler de ces esprits immatériels qui passent pour faire des niches aux pauvres humains.

A la surprise que l'on éprouvait ne tarda pas à succéder un sentiment de gêne et de malaise bien compréhensible.

Encore une fois, il ne manquait pas de bûches au bûcher et rien n'était plus facile que de remplacer celle qui avait disparu mystérieusement du coffre. Mais ce n'était pas la même chose. Ici, on tenait pour la tradition. L'usage de la bûche de Noël était pratiqué chez les Donovan de père en fils et de temps immémorial. Et si, pour allumer le feu en cette veillée de fête, il fallait se passer de celle qu'on avait mise de côté un an plus tôt, ce serait une telle dérogation à la coutume qu'on ne se sentirait plus le cœur à la joie.

— Une niche qu'on vous aura faite, opina l'oncle Jammes.

— Mais qui? demanda le père Donovan. S'il y a un mauvais plaisant ici, je voudrais bien le connaître. Je lui dirais son fait.

Il fallait en prendre son parti. On rechercha bien la bûche ailleurs, mais sans aucun succès, et il devint évident que, quelle que fût la cause de son inexplicable disparition, elle n'était nulle part à la ferme.

Le mieux était donc de n'y plus penser, car la journée s'avançait, il faisait nuit et l'on n'était pas encore prêt pour le festin.

Les jeunes gens avaient apporté du houx et du gui qu'ils disposèrent en touffes et en festons au-dessus de la porte ou en travers des solives du plafond.

Quant aux jeunes filles, elles aidaient leur mère à dresser la table qui, nappée de blanc, s'allongeait outre mesure avec sa vingtaine de couverts.

Le plum-pudding, préparé de longue main, y trônait déjà sur un grand plat et sa pyramide baignait dans le punch dont on l'arroserait avant d'y mettre le feu.

Cependant, la cheminée demeurait sombre comme si personne n'avait pu prendre sur soi de jeter une allumette dans les copeaux et les bûches qui s'y entassaient. Pourtant, la dinde ne pouvait attendre indéfiniment. Mais l'on restait sous le coup de la plus bizarre des énigmes et il en résultait une contrainte générale et persistante.

Sur ces entrefaites, quelqu'un frappa à la porte, durement, de la pomme de son gourdin, puis l'ouvrit et s'engouffra dans la pièce avec une bourrasque d'air glacial. Il ne neigeait pas, mais il bruinait et l'humidité semblait transir le nouveau venu, qui offrait l'aspect d'un mendigot encore dans la force de l'âge, bien que de poil grisonnant.

Barbu, chevelu, loqueteux, il n'avait rien de bien sympathique, avec sa besace et son bâton et l'air farouche qui le renfrognait. Une grande houppelande terreuse et miteuse l'enveloppait.

— Salut! dit-il.

Et, avec un parfait sans-gêne, oubliant même d'ôter son chapeau bosselé et crasseux, il s'en fut s'asseoir sur le vieux coffre, non loin de la cheminée.

Personne ne lui en marqua d'humeur, parce qu'on est hospitalier dans le Yorkshire et qu'il eût fallu être bien mauvais chrétien pour mettre un gueux dehors la veille de Noël. Tout de même, il serait excessif de dire que sa présence faisait plaisir aux Donovan et à leurs invités, et la gêne qu'ils éprouvaient déjà du fait de certain petit mystère, s'en accrut au point que tout autre que leur indésirable visiteur aurait évacué les lieux de lui-même.

Néanmoins, l'homme ne bougea pas.

Dans le pays, il était bien connu pour sa paresse et son impudence. Et plus d'un fermier se refusait à le recevoir chez lui en raison de ses vices, dont le moindre n'était pas un penchant immodéré pour la boisson. Mais d'autres le toléraient, moitié par indulgence, moitié parce qu'il passait pour avoir le mauvais œil et que l'on redoutait ses sortilèges.

— Belle table, eh? reprit-il en s'adressant au fermier. Mais dites donc, *guv'nor*, ça manque plutôt de feu, chez vous.

— On va l'allumer, murmura le père Donovan.

— Voulez-vous que je m'en charge?

— Merci, on n'a pas besoin de vous, mon homme.

— On a souvent besoin de plus pauvre que soi, *guv'nor*, rétorqua le mendigot d'un ton aigre-doux.

— Bien! bien! je ne dis pas le contraire.

— Alors, laissez-moi allumer votre feu et faites-moi une place à votre table.

Le père Donovan, né malin, crut s'en tirer par une proposition plus facile à formuler qu'à accepter.

— Soit! dit-il. Mais nous avons égaré notre bûche de Noël. Commencez par la retrouver.

A sa stupéfaction et à celle de son entourage, exception faite peut-être de John et de l'oncle Jammes, qui échangèrent un coup d'œil, puis un ou deux mots entre eux, l'équivoque mendiant répondit :

— Je veux bien. Soufflez la lampe et je me fais fort de la retrouver, votre bûche.

On pouvait croire qu'il se moquait, mais il y avait chez lui on ne sait quoi de méphistophélique qui fit peur aux uns et engagea les autres à le mettre au pied du mur. Le père Donovan était de ces derniers. Il souffla donc la lampe et l'on se trouva plongé en pleines ténèbres jusqu'au moment où, quelques instants après, la voix de l'homme se fit entendre, narquoise :

— Rallumez, maintenant.

— Vous l'avez retrouvée? haleta quelqu'un.

— Rallumez! répéta impérieusement le mendiant.

Le père Donovan s'exécuta et faillit laisser tomber la lampe quand, à sa clarté, il constata que son louche visiteur lui présentait une bûche en partie calcinée et en laquelle il fut bien obligé de reconnaître, tout comme sa femme, ses fils et ses filles, celle que l'on avait cherchée en vain.

Il y en avait de plus émus que lui encore devant cet extraordinaire sortilège qui relevait d'on ne sait quelle magie noire. Maman Donovan, pâle et rouge tour à tour, regardait l'homme et la bûche avec un mélange de curiosité et d'effroi qui eût été réjouissant en toute autre circonstance. Tante Jammes ouvrait des yeux ronds et une bouche grande comme un four. Et les jeunes filles, bien que peu poltronnes, reculaient craintivement vers le bout opposé de la pièce, comme elles l'eussent fait devant Belzébuth en personne.

— Je crois que j'ai gagné mon pari, ricana l'homme. Alors qu'est-ce qu'on attend pour faire du feu et mettre la dinde à rôtir?

Ce disant, il prit sur lui de jeter la bûche dans la cheminée, sur les copeaux, qu'il enflamma avec un bout de papier. Et la lueur des premières flammes lui donna une apparence démoniaque avec son nez de corbin, sa barbe en pointe et ses yeux noirs qui brasillaient sauvagement.

Elle n'y est plus...

— C'est Satan! fit tante Jammes à l'oreille de maman Donovan. Votre réveillon, ma pauvre, va se faire sous son signe. J'aime mieux rentrer chez moi.

D'autres qu'elle pensaient de même et l'on vit le moment où voisins et voisines allaient se retirer. Mais l'oncle Jammes, à qui John venait de dire encore quelque chose à part, vint se camper devant le mendigot qui, le feu allumé, s'était rassis sur le coffre et s'y prélassait.

— Mes félicitations, mon gaillard, lui dit-il. Vous avez l'art de vous faire inviter aux réveillons, à ce que je vois.

— Ce n'est pas à la portée de tout le monde, ricana l'autre.

— Je n'en disconviens pas. Mais dites-moi. Il n'y a pas bien longtemps que vous êtes déjà passé par la ferme?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

— Rien du tout, mais répondez.

L'homme fronça les sourcils. Il flairait un piège.

— Je vais répondre pour lui, moi, dit John devant sa mauvaise volonté évidente. Non, il n'y a pas longtemps qu'il est passé par chez nous. Une dizaine de jours au plus.

— Et il s'est assis sur le coffre comme aujourd'hui, bien entendu?

— Bien entendu, dit John.

— *By Jove*, voilà donc! fit l'oncle en riant.

— Quoi? Quelle découverte avez-vous faite? lui demanda le père Donovan.

— Vous ne devinez pas, mon vieux? C'est que vous n'êtes par sorcier comme lui et moi. Heureusement, mon petit doigt est plus fin que le sien et tel qui pensait réveillonner aux frais du prochain, il lui arrive de ne ramasser qu'une... bûche.

— Pour l'amour de Dieu, expliquez-vous plus clairement, Jammes! s'écria le fermier.

— Eh! ce gentleman est un farceur, vous voyez bien. L'autre jour, il a subtilisé votre bûche de Noël derrière le dos de maman Donovan qui, c'est le cas de le dire, n'y a vu que du feu. Et ce soir il l'a rapportée sous sa houppelande, juste à point.

Le mendigot s'était levé et son regard mauvais, le tremblement de fureur qui agitait ses mains décelaient l'état d'esprit d'un filou pris à son propre piège.

— Ça va! coupa-t-il. On peut bien rire un brin, j'imagine?

— Ah! fit le père Donovan, soulagé d'un grand poids. Ainsi, ce n'était que cela? Une plaisanterie à vous? Avouez que vous en avez de bonnes!

Le misérable s'en fut sans répondre et personne ne chercha à le retenir, malgré la vague pitié qu'il inspirait.

— Il n'est pas embarrassé, il trouvera bien à se faire hospitaliser ailleurs, dit John qui était allé refermer la barrière de la cour derrière lui.

— C'est un coquin, qu'il aille au diable! fit le fermier.

Mais il se dérida vite, lui aussi, car la glace était fondue à la belle flamme de la bûche de Noël et de toutes les autres que les jeunes gens jetaient dans la cheminée où la dinde commençait à rôtir. Bientôt personne ne pensa plus au trouble-fête et dans la grande pièce, au fond du clos froidement enténébré, des voix joyeuses s'élevèrent pour crier en chœur :

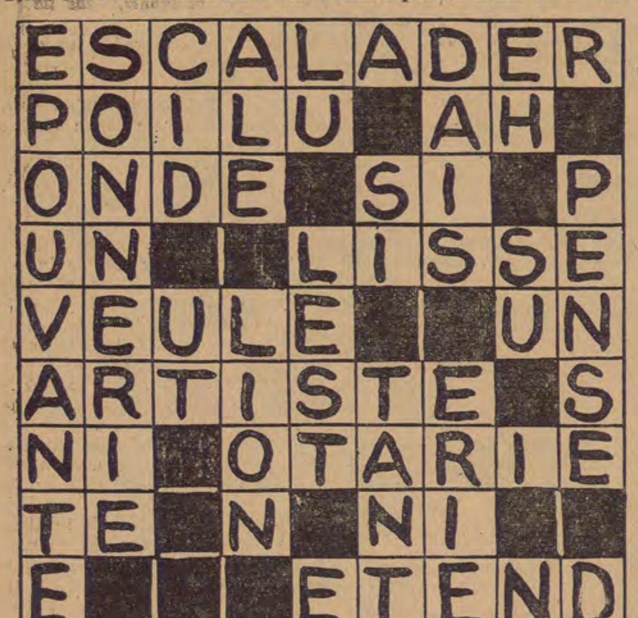
— *Merry Christmas! Merry Christmas!...*

Jean du Cléguer.

FIGURINES DE LA COLLECTION D'IMAGES DÉCOUPÉES

LES PASSE-TEMPS DE PIERROT

RÉSULTAT des MOTS CROISÉS parus dans le n° 51.



E	S	C	A	L	A	D	E	R
P	O	I	L	U	■	A	H	■
O	N	D	E	■	S	I	■	P
U	N	■	■	L	I	S	S	E
V	E	U	L	E	■	■	U	N
A	R	T	I	S	T	E	■	S
N	I	■	O	T	A	R	I	E
T	E	■	N	■	N	I	■	■
E	■	■	■	E	T	E	N	D

— AMUSETTES —

PAS DE CONFUSION

Chez le charcutier :

— Les cervelles de porc que vous avez ici sont bien fraîches?

— Oh! oui, Madame : nous ne vendons que les cervelles de nos têtes.

S'IL VOUS PLAIT

A minuit, au coin d'une rue sombre et déserte :

— La bourse ou la vie!

— Excusez-moi : je suis un peu sourd et je n'entends rien. Voulez-vous, s'il vous plaît, parler dans mon cornet acoustique?

L'IRASCIBLE HOMONYME

— Oh! la belle mer! Venez voir! s'exclamait un touriste enthousiaste en arrivant sur la falaise d'Etretat.

— Qu'ai-je donc de si ridicule que vous attroupiez les gens autour de moi? gronda près de lui une dame à l'air fort courroucé.

— Moi? Excusez, Madame, je ne vous avais même pas vue!

— Alors, pourquoi criez-vous : « Oh! la belle-mère! »

HORRIFIANT

En grosses lettres, sur un calicot apposé à la devanture d'une boucherie :

Demain, ouverture d'un nouveau propriétaire!
Viande de première qualité.

HABILETÉ PROFESSIONNELLE

— Vous savez la nouvelle? Le capitaine des pompiers vient de s'éteindre.

— Pas étonnant... il avait tellement l'habitude!

UN RELIEUR PRATIQUE POUR CONSERVER "PIERROT"

Abonnés et lecteurs, ceci vous intéresse, lisez-le attentivement.

Tous les abonnés, tous les lecteurs de *Pierrot* tiennent à conserver leur journal. Aussi, pour leur être agréables, nous avons fait établir un relieur élégant, simple et pratique, que tous voudront posséder.



Pour les lecteurs abonnés. Nous leur fournirons le relieur de Pierrot au prix exceptionnel de 6 francs (dont

MODE D'EMPLOI

Tout le monde a du fil fort sous la main

Notre relieur ne nécessite que cela, et la façon d'y annexer les livraisons est des plus simples.

Couper des morceaux de fil fort mesurant le double de la hauteur des livraisons, plus 15 centimètres, puis :

Passer le fil devant l'axe de la broche existant en haut du relieur, à l'intérieur (fig. I).

Fig. I.

Faire descendre le fil jusqu'à la broche du

LE COURRIER DE L'AMI PIERROT

ORGANISATION DU COURRIER

1° Toute lettre demandant une réponse doit toujours être accompagnée d'un timbre pour cette réponse, et porter le nom et l'adresse de *celui qui l'a envoyée et un* pseudonyme *pour réponse dans le journal.*

2° Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de Pierrot, *1, rue Gazan, Paris (XIVe), et porter dans un coin de l'enveloppe :* « Pour l'ami Pierrot ».

3° Il est répondu aux lettres, par courrier personnel, dans un délai de quinze jours au maximum.

4° De plus, aux lettres les plus intéressantes, l'Ami Pierrot *répond, dans un délai plus ou moins long, dans le journal, à cette place*

LA DIRECTION.

Curieux d'histoire. — *Merci de m'avoir envoyé cette année, comme l'année dernière, vos vœux pour Noël, et d'y avoir joint un bien joli conte.*

Je vois d'ici le cercle que vous faisiez, vos frères et vous, autour de votre maman, quand elle vous l'a dit.

Il ne faut pas chercher cependant, comme vous le faites, à savoir si les faits racontés sont exacts. Un conte c'est toujours une histoire inventée.

A côté du conte, il y a souvent l'histoire vraie, d'où il est sorti. Pour le vôtre, la chose vraie, c'est la naissance de l'Enfant Jésus à Bethléem, il y a 1929 ans. Saint Joseph et la Sainte Vierge, qui étaient pauvres, étaient venus à Bethléem pour un recensement ordonné par le roi Hérode, et c'est à ce moment que le divin enfant est né dans une étable où ils s'étaient abrités pour la nuit.

Vous avez raison de m'écrire que Noël est la fête des enfants, puisque c'est en effet celle de la naissance d'un petit enfant, l'Enfant-Dieu.

C'est aussi une fête qui devrait toujours être célébrée en famille et simplement.

Professeur ou mécanicien. — Il est impossible, lorsqu'on n'est pas abonné, de se servir des bons sans découper son journal ; si l'on est abonné, c'est plus facile : on envoie les bandes d'abonnement, qui ont la même valeur que les bons.

Je serais bien embarrassé de vous donner un avis sur votre profession. En effet, vous avez autant de facilités pour devenir professeur que pour devenir mécanicien ; entre les deux, c'est donc une question de goût.

Vous avez encore le temps de réfléchir et de demander l'avis de votre père et de votre professeur.

Un émule de Jean Bart. — Je vous envoie inclus une petite note sur les Officiers de marine.

L'As de la Campagne. — Pour les numéros de *Pierrot* que vous n'avez pas reçus, il aurait fallu me dire les dates et m'envoyer 0 fr. 25 par numéro, je vous les aurais fait renvoyer.

Vous allez pouvoir lire maintenant ; faites votre possible cependant pour ne pas fâcher votre père en vous plongeant mal à propos dans la lecture. Il faut un temps pour tout.

Henri. — Je ne demanderais pas mieux que de vous accorder ce que vous demandez ; malheureusement, il est, à mon avis, impossible de construire soi-même une dynamo pouvant actionner une lampe. Que cela ne vous empêche pas, une autre fois, de me faire part de vos idées, peut-être seront-elles plus faciles à réaliser.

Je vous demanderais, la prochaine fois que vous m'écrirez, de prendre une plume moins fine, car j'ai eu beaucoup de mal à lire votre lettre.

Futur représentant. — Le métier de représentant est en effet intéressant, à condition que l'on soit assez vif, débrouillard, que l'on possède une bonne instruction générale et que l'on aime son métier. Tout cela, vous allez l'acquérir en travaillant bien à l'école pour avoir une bonne instruction ; le reste viendra ensuite.

L'Ami des Romains. — Votre deuxième lettre m'a fait plaisir. Vous me parlez de choses très sérieuses. Il est exagéré de dire que notre Gouvernement ne s'occupe pas du développement militaire de nos voisins. Tous les Français s'en préoccupent. Il est bon, en même temps, de développer les organismes se proposant de nous assurer la paix, tels que la « Société des Nations ».

Je n'ai pas le temps de répondre plus en détail à tout ce que vous me demandez dans votre lettre, mais cela m'a intéressé de savoir ce que vous faites et d'apprendre que vous êtes maintenant en 3e.

Démon de l'Air. — Je suis heureux de savoir que les renseignements que je vous ai donnés sur l'aviation vous ont servi. Vous me dites que vous aurez le Certificat d'Etudes ; ce n'est pas beaucoup lorsqu'on veut être aviateur, car il y a des examens à passer, pour lesquels il faut être fort en calcul, en algèbre et en géométrie (ce sont toutes ces sciences que l'on nomme mathématiques).

L'Aviateur aux grands raids. — Pour votre vélo, procurez-vous chez un marchand de couleurs un produit pour le réémailler. Il est facile de dérouiller votre guidon en le frottant avec une dissolution d'alcool à brûler et de sel d'oseille ; après cela, vous l'essuyez bien soigneusement. Pour l'empêcher de se rouiller pendant l'hiver, enduisez-le de graisse ou de vaseline et, lorsque vous vous en servez, ne rentrez jamais votre bicyclette mouillée, mais essuyez toujours soigneusement les parties nickelées.

Roger. — Je ne puis accepter votre pseudonyme, car trois initiales, ce n'est pas suffisant ; voulez-vous en choisir un autre qui soit plus explicite?

L'étoile filante. — Ainsi, vous êtes poussé vers le métier militaire? Pouvez-vous me dire ce qui vous intéresse et où vous pensez faire votre carrière? Est-ce en France ou aux colonies? et dans quelle arme? Lorsque je saurai tout cela, il me sera plus facile de causer avec vous de votre futur métier. Dites-moi votre âge et parlez-moi de vos goûts, de vos occupations.

Henri Godebœuf. — 1° C'est une excellente idée que vous avez : un concours qui consisterait à inventer et à construire soi-même un objet. On pourra peut-être, un jour, examiner un projet de ce genre ; mais il faut le temps de l'étudier en détail et peut-être la Direction a-t-elle d'autres projets qui obligeront à renoncer à celui-là.

2° Vous me demandez si *Pierrot* fait paraître les articles qu'on lui envoie. Bien qu'elle ait déjà beaucoup de collaborateurs, la Direction examine tout ce qui lui semble intéressant..

A. F. — Il est très facile de vous renseigner sur la culture en Algérie, en vous rendant à l'*Office colonial d'Algérie et de Tunisie*, 10, rue des Pyramides, Paris. On vous expliquera comment il faut vous y prendre pour obtenir des terres et les capitaux nécessaires pour les mettre en valeur.

Tireur acharné. — Vous écrivez déjà très bien à la machine à écrire. Que pensez-vous faire plus tard?

Vous me demandez comment on fabrique un arc? J'ai déjà répondu dans ce même courrier à l'un de mes amis qui me posait la même question. Vous pourriez rechercher cette réponse parue il n'y a pas longtemps.

Petit Alsacien. — Votre pseudonyme est accepté.

Les mots croisés que vous avez faits m'ont amusé ; je regrette cependant de ne pouvoir les faire paraître.

Ecrivez-moi une plus longue lettre afin que nous nous connaissions mieux.

Aigle des Alpes. — J'aimerais bien connaître votre ami Abel. Voulez-vous lui demander de m'écrire? Comme pseudonyme, je choisis : *Un fier Feysselan.*

Un joyeux Caladois. — Votre grande lettre m'a fait plaisir ; je vois que nous sommes déjà bons amis et que nous le resterons encore. Il ne faut pas, en effet, vous croire trop âgé pour lire *Pierrot ;* j'ai bien des amis de quatre et cinq ans plus âgés que vous.

Pseudonymes acceptés. — Les correspondants dont les noms suivent ont reçu leurs réponses par lettre : *Un Enfant du sol lorrain. — Pierrot niçois. — Wapiti rieur. — Pierrot en vacances. — Paul Hichinel — ami du chat. — Géhem d'Alger. — Concurrent acharné. — Franc-Comtois existe en Vexin. — Futur agent de change. — Un jeune Cleuh. — D'Artagnan moderne. — Sans guerre. — Le Grand Lecteur. — Philatéliste enragé. — Tigre de Bengale. — Ingénieur d'aviation en herbe. — Pierrot limousin.*

L'AMI PIERROT.

Les manuscrits ne sont pas rendus, qu'ils aient été acceptés ou refusés.

Nos PRIMES par BONS REMBOURSABLES



Du bon chocolat pour votre goûter

Le "CÉMOI" chocolat fondant extra-fin aux NOISETTES

Le "DAUPHINET" chocolat au lait fabriqué avec les meilleurs laits des ALPES FRANÇAISES

LE COLIS (*avec emballage 400 gr. environ*), contenant deux tablettes chacune de « Cémoi » et deux tablettes, chacune de 90 gr. de « Dauphinet ».

A nos salons : 10 francs (dont 3 fr. 35 en bons).

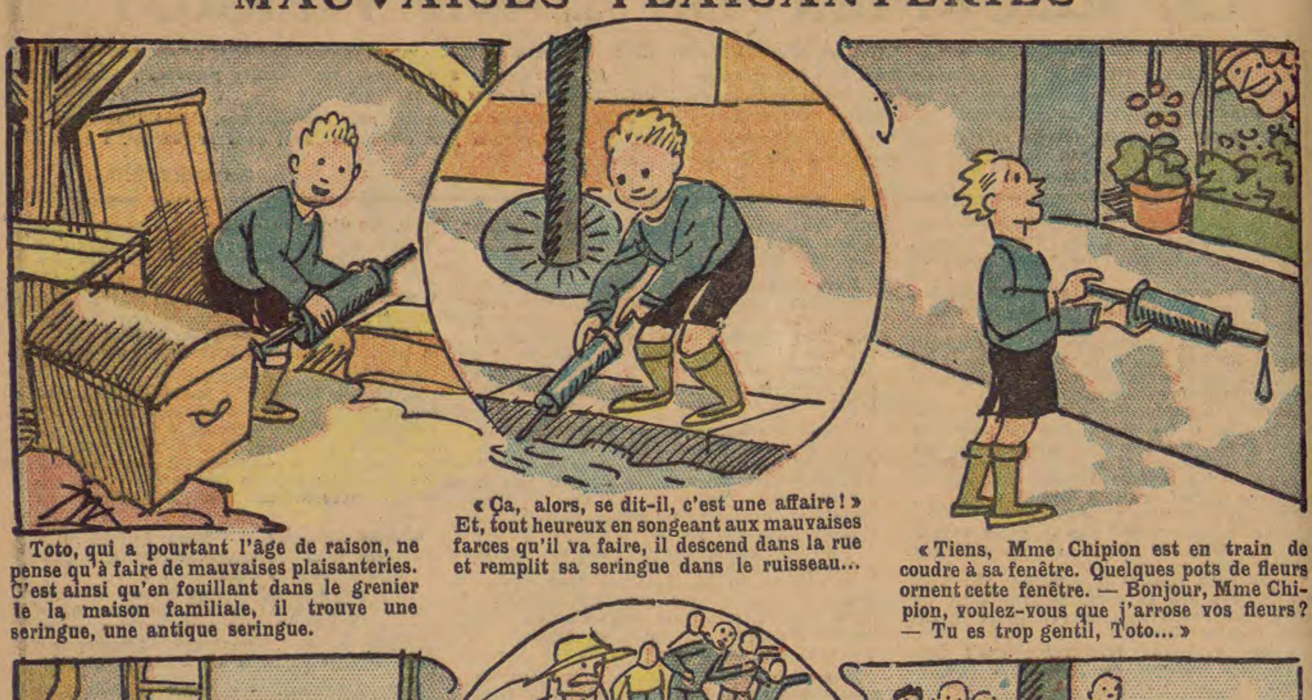
Franco contre 3 fr. 35 *en bons et* 7 fr. 50 *en mandat-poste.*

BON SPÉCIAL DE 3.35 de réduction
valable exclusivement pour la partie payable en bons du colis chocolat ci-dessus et jusqu'au 12 janvier 1930

Pierrot 52 (210) du 29 décembre 1929.

NOS PRIMES NE SONT PAS ENVOYÉES A L'ÉTRANGER

MAUVAISES PLAISANTERIES



Toto, qui a pourtant l'âge de raison, ne pense qu'à faire de mauvaises plaisanteries. C'est ainsi qu'en fouillant dans le grenier de la maison familiale, il trouve une seringue, une antique seringue.

« Ça, alors, se dit-il, c'est une affaire ! » Et, tout heureux en songeant aux mauvaises farces qu'il va faire, il descend dans la rue et remplit sa seringue dans le ruisseau...

« Tiens, Mme Chipion est en train de coudre à sa fenêtre. Quelques pots de fleurs ornent cette fenêtre. — Bonjour, Mme Chipion, voulez-vous que j'arrose vos fleurs ? — Tu es trop gentil, Toto... »



Pan ! il a une façon bien délicate d'arroser les plantes ! L'infortunée bonne dame est arrosée également. « Je te revaudrai ça, mon petit. »

Toto continue ses exploits. Il en fait tant et tant, qu'un arroseur municipal, prenant la défense des gamins qu'il a aspergés, l'asperge à son tour et c'est un duel épique entre eux deux. Pensez si les victimes de Toto se font du bon sang.

Notre héros est furieux. Ah ! Ah ! il va pouvoir se venger de leurs railleries. A la porte d'une boutique de teinturier voici un seau rempli de teinture rouge.



Notre garnement remplit son instrument de ce liquide. Bon ! le voici qui trébuche...

...mais sans tomber grâce à sa pompe. Gare ! Toto vise les plus proches gamins qui l'entourent. Malédiction ! l'extrémité de la seringue, dans sa chute, s'est courbée, et c'est sur son propre visage, sur ses...

...vêtements que notre ami lance le jet de teinture qu'il destinait aux moqueurs. Le malheureux ! de quelle façon va-t-il être reçu par ses parents !

Le gérant: JEAN LUGARO. Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIVe). — R. C. Seine 53879. — N° 52 (210)